

Myriam Léonard* 

Construire une situation d'action policière après les attentats terroristes : une transformation durable des cultures d'interprétation et de l'expérience collective

Abstrait

En France, les attentats terroristes de 2015 ont fortement impacté le travail policier. En patrouille, les policiers français construisent des situations d'action au moyen de cultures d'interprétation collective : ils « discernent ». Ces cultures se transforment au jour le jour. Après les attentats, elles ont évolué brutalement ; les cadres d'interprétation, les images de soi agissant, les images du public et surtout l'image de soi agissant face au public se transforment, notamment grâce à une activité de réinterprétation de la situation vécue par les policiers, ce fameux jour.

Mots-clés : situation d'action, sujet collectif, image de soi agissant, cultures d'interprétation, expérience collective.

Building the Situation of Police Action after Terrorist Attacks: Sustainable Transformation of Cultures of Interpretation and Collective Experience

Abstract

In France, the terrorist attacks of 2015 strongly impacted on police work. On patrol, the French police officers construct action situations by means of cultures of collective interpretation: they "discern". These cultures are changing day by day. After the attacks, they changed suddenly; the frames of interpretation, the self-images acting, the images of the public and especially the self-image acting in front of the

* Conservatoire National des Arts et Métiers, Paris, France.
Article soumis le 9 février 2021 ; accepté pour publication le 2 juillet 2021.

public are transformed, in particular thanks to the activity of reinterpretation of the situation experienced by the police officers on that infamous day.

Keywords: action situation, collective subject, acting self-image, interpretive cultures, collective experience.

Introduction

En France, depuis une vingtaine d'années, les gardiens de la paix de Sécurité Publique ne se déplacent plus à pied : quand ils contrôlent la voie publique, ils font des rondes en véhicule de police, pour 'mettre du bleu dans la rue'¹, pour afficher la présence policière au sein d'un territoire, tout en étant à l'affût de flagrants-délits, d'infractions commises, ou de signes d'infractions qui pourraient être commises. Cette tendance d'évolution des conditions du travail policier (césure physique avec la population, militarisation de la police, perte de sens dans le service rendu au public, *etc.*) a été renforcée par certains événements médiatiques, qui sont aussi devenus des événements policiers, comme les attentats parisiens en 2015, dits les 'attentats de Charlie Hebdo'.

En patrouille, au travers des fenêtres de leur véhicule, les gardiens de la paix scrutent les activités de la population, qu'ils commentent ensemble. Ces échanges entre les policiers, verbaux et non verbaux, semblaient anodins dans les premières observations de terrain, mais une immersion ethnographique prolongée dans le monde policier aux côtés des gardiens de la paix, quelques semaines après les attentats de janvier 2015, a permis d'envisager l'une des activités les plus importantes en patrouille : l'activité d'interprétation collective.

Mais pour agir, les policiers n'interprètent pas des situations qui viendraient se présenter à eux pendant leur ronde, au hasard d'un coin de rue : ils peuvent construire pour eux-mêmes et à leur initiative des situations d'action. Ainsi, la situation d'action n'est pas donnée, elle est fabriquée. Quant au fameux 'discernement' évoqué par le discours public, il n'est pas un acte individuel mais l'acte d'un « sujet collectif » (Léonard 2019) en activité ; il n'est pas non plus un moment de réflexion avant l'action, il en est le produit. Ces propositions contre-intuitives sont les résultats d'une recherche commandée et financée par le ministère de l'intérieur français, réalisée pendant plusieurs années, de façon discontinue, de novembre 2014 à juin 2019.

Comment les policiers 'discernent'-ils ou comment construisent-ils des situations ? Comment transforment-ils le monde et se transforment-ils à cette occasion ? Comment se transforment leurs manières de faire, leurs « habitudes

¹ Dans cet article, les énoncés mis entre apostrophes correspondent à des verbatims d'effectifs policiers, prononcés à l'occasion d'entretiens avec le chercheur ou entre policiers dans le cours des activités observées.

d'activité » (Barbier 2017), leurs cultures d'interprétation ? Comment se construit l'expérience collective interprétative des policiers ?

Nous présenterons des résultats de recherche qui rendent compte de la façon dont se transforment l'image de soi agissant avec le public et les cultures d'interprétation policières, à l'occasion de la construction de situations d'action. La transformation conjointe de l'activité, des sujets collectifs et individuels et de l'expérience collective s'articule autour de la construction-transformation de cultures d'interprétation policières, repérables au niveau de petits groupes de gardiens de la paix relativement stabilisés, ici des patrouilles de différents commissariats et services de police : une Compagnie de Sécurisation et d'Intervention, le service de Police Secours d'un commissariat de banlieue parisienne et la Police Aux Frontières.

Construire des situations d'action en collectif : une transformation performative du monde et de ses propres manières de faire

Que font les policiers quand ils patrouillent ? Les gardiens de la paix interprètent de façon continue le cours des choses à travers ce que nous appelons une activité d'interprétation collective continue. Ils en dégagent des situations d'action, qu'ils construisent ensemble avant, pendant et après l'intervention.

Par activité, nous entendons : l'activité en train de se faire, qui est une activité observable. Elle fait référence à l'activité décrite en contrepoint de la « tâche » (Leplat 1997), au « travail réel » décrit en contrepoint du « travail prescrit » (Pastré, Mayen et Vergnaud 2006), aux fonctions « productive et constructive de l'activité » (Samurçay, Rabardel 2004) et à « l'activité actuelle » (Schwartz 2007). Elle est abordée au moyen d'outils d'analyse de « l'activité située » (Barbier 2013, 2017).

L'activité en train de se faire est d'autant plus observable qu'elle est collective : elle nécessite des échanges entre policiers, verbaux ou non verbaux, qui permettent d'agir en collectif. L'activité collective d'interprétation est une transformation performative de monde et du continuum d'expérience collective : l'expérience vécue, l'expérience en train d'être vécue et l'expérience à vivre.

Patrouiller : l'interprétation policière rompt le cours des choses en engageant à l'interactivité

Tandis que les policiers affirment qu'ils s'ennuient pendant les patrouilles véhiculées, car 'il ne se passe rien' et parce qu'ils 'ne font rien', ils décrivent malgré tout comment ils interprètent les réactions, même infimes, des 'individus' au passage du véhicule de police à leur proximité. Dès la sortie du commissariat, la

patrouille policière a un impact visible sur les activités du public, pour qui l'environnement change brutalement : de nouveaux possibles émergent, comme le risque d'être contrôlé. Il s'ensuit souvent chez les non-policiers des 'changements de comportements', ou plutôt une inflexion des activités en cours (accélération du pas, changement de trajectoire de déplacements, sursaut, gestes brusques, mimiques de visage, signes d'attention, de dédain, d'intérêt ou de curiosité, crachats, insultes, *etc.*). Chacun observe et juge l'autre. Les activités des uns et des autres s'articulent dans des « couplages d'activité » (Barbier 2017), et ce, dès la sortie du commissariat en voiture.

D'ailleurs, bien conscients que le fait de voir passer une voiture de police suscite des réactions dans la population, les gardiens de la paix utilisent l'absence de signes de réaction chez ceux qu'ils croisent comme un indice : celui d'une délinquance potentielle, ou plus précisément, la quasi-certitude d'être face à un 'délinquant'. En effet, pour eux, il est prévisible que l'auteur d'une infraction ou 'celui qui a quelque chose à se reprocher' fasse mine de ne pas avoir vu le véhicule de police. Celui-là montre alors tous les signes du client qui ne veut pas être approché par les policiers. Cette attitude est bien connue des effectifs de terrain expérimentés : 'c'est le : non, pas moi, pas moi ! (Rires)'. Ainsi, dans un territoire donné, pendant les activités d'interprétation collective en patrouille, le policier novice apprend à reconnaître les 'signes', produits dans l'interactivité entre policiers et non-policiers, qui confèrent le statut de délinquant aux individus.

L'absence d'échange ou d'une communication explicite n'est pas l'absence d'interactivité. De l'irruption de la voiture de police dans la vie et les activités du public, émerge une interactivité presque imposée à tous les protagonistes, qui vient transformer l'orientation du cours des choses pour tous. Elle engage les protagonistes de la « scène » (Goffman 1973) dans des interactions plus ou moins explicites, plus ou moins désirées, selon que l'on est policier ou non. L'activité policière oblige, elle a un effet sur l'engagement d'activité des non-policiers, empêchés ou influencés dans leur mouvement initial, restreint dans leur « arbitrage entre plusieurs possibles d'activité » (Barbier 2017 : 95). L'engagement est le fait de s'engager dans une action, « d'activer un ordonnancement d'activités dans lequel et par lequel le sujet agissant », ici collectif, « se reconnaît comme sujet agissant » (*ibidem*). De l'aveu des policiers, cette prise de pouvoir sur l'activité du public est souvent vécue par les citoyens comme une entrave à leur liberté ou une erreur, une injustice, une stigmatisation : 'pourquoi moi ?'.

Il est intéressant de noter que les professionnels observent le plus discrètement possible ce qui se trame sur la voie publique, cherchant à être en position de jouir d'un certain pouvoir : surveiller sans être vu. Malgré les précautions prises pendant les activités d'interprétation, le seul fait de patrouiller en voiture, d'observer et d'être vu en train d'observer, est déjà en soi une forme d'intervention, qui a des effets visibles de transformation de l'engagement d'activité du public. Celui-ci ne peut choisir d'orienter ses activités à son initiative : il ne peut

engager l'activité sans prendre en compte la présence policière. L'engagement du public est contraint par le dispositif policier, qui le fait entrer dans une réalité policière.

Construire des situations d'action transforme le monde : l'activité d'interprétation collective et continue

A travers l'interprétation, les gardiens de la paix créent une image policière du monde. En ce sens, ils créent une nouvelle réalité, un réel policier, à leur initiative et pour leur propre action : c'est la situation d'action. Les gardiens de la paix cherchent à construire un sens autour de l'observation de 'signes', construisant ainsi des images de l'activité du public. L'observation collective est l'une des activités qui permettent d'interpréter, entendez : produire des situations d'action. Le discernement policier est le produit de cette construction collective : le résultat socialement évaluable d'une interprétation située du cours des choses, celle-ci permettant/ayant permis à l'équipage policier d'agir. Le discernement n'est pas un acte, mais le produit d'un ensemble d'activités. Les gardiens de la paix eux-mêmes ne prononcent jamais ce mot quand il s'agit de parler de leur activité. En premier lieu, ils disent qu'ils observent.

La construction de la situation d'action est donc une conjonction d'activités collectives, que nous appelons l'activité d'interprétation collective : un continuum d'activité et non une succession d'étapes ou d'actes. Ces activités émergent tout au long de la patrouille, de façon itérative, concomitante ou successive, sous la forme d'un méli-mélo de conversations, de regards, d'onomatopées disparates, de signes de connivence et de questionnement, de gestes d'alerte, qui est le produit de l'interactivité entre la police et le public et des échanges entre les professionnels.

Les activités collectives qui permettent d'interpréter sont : observer, s'auto-affecter, « catégoriser » (Hoffstadter, Sander 2013), « scénariser » (Bruner 2005), et « qualifier » (Tourmen et al. 2011). Par exemple, les gardiens de la paix scénarisent l'activité du public, qu'ils observent : de ce qu'ils observent, ils imaginent un contexte, imputent des intentions, et ainsi racontent une histoire. Ils mettent aussi en récit leur propre activité, et tout cela pendant l'activité, pendant l'action, et même pendant l'intervention sur la voie publique, et non seulement avant ou après. Après être intervenus, les gardiens de la paix rédigent des procès-verbaux qui relatent le déroulement des interventions et leur justification légale.

A cette occasion, ils racontent une histoire des interprétations posées et de l'interactivité avec le public. Cette histoire devient une histoire de faits policiers et une histoire du rapport police-population sur un territoire donné, une histoire en actes, à partir de laquelle ils construisent une expérience en actes. Pour les policiers, ce rapport police-population n'est pas un objectif médiatico-politique à atteindre, mais plutôt un moyen d'action palpable : 'la population, on en a besoin pour travailler'. Les professionnels font l'expérience de l'interactivité. Pour eux, le rapport police-population existe vraiment, car il est un vécu collectif.

C'est la production d'une « image opérative » (Ochanine 1969), ici une image opérative collective, qui permet d'agir collectivement, c'est-à-dire d'agir tout court, car en patrouille tout se fait en collectif. Cette image évolutive, construite collectivement dans l'activité en train de se faire est composée d'images du territoire, d'images de la population en activité, mais surtout d'une image de soi agissant. En interprétant, les patrouilleurs se constituent en sujet collectif pour agir, selon une configuration de « connexions internes » (Quéré 2006) entre les membres de la patrouille. Il s'agit donc d'un soi collectif qui émerge dans l'activité et qui construit un réel pour lui-même.

L'action et l'activité collectives ont pour condition l'interprétation continue de la part des policiers : l'activité d'interprétation n'est pas ponctuelle, elle ne précède pas l'action, ni ne la suit, elle en est une partie intégrante. La construction d'images opératives collectives est continue : devant les écrans de surveillance au commissariat, dans la voiture en patrouille, en intervention hors du véhicule, dans la rédaction de procès-verbaux, *etc.*

Interpréter revient donc à transformer le monde, de façon concrète : celui du public qui entre en interactivité avec la patrouille et celui des patrouilleurs qui se constituent en sujet collectif de l'expérience collective en train d'être vécue. La construction de situations d'action est performative : elle fait advenir un monde.

La transformation des cadres interprétatifs et du rapport police-population dans l'expérience en train d'être vécue

Toutes les images opératives construites collectivement en observant des activités du public se déploier sur un territoire, au fil des jours, des mois et des années, permettent de 'discerner'. 'L'anormal' fait événement pour les policiers. La jauge policière de ce qui est 'normal' et de ce qui ne l'est pas relève plus du registre de l'habituel et de l'inhabituel que d'un positionnement moral ou légal. Cette activité de catégorisation collective évolue en fonction de la constitution des « habitus » (Bourdieu 1984, 1994) et de la transformation de « cadres interprétatifs » (Goffman 1991 ; Schütz 2010, 2014) qui se construisent dans un travail de l'expérience allant de « l'expérience vécue » ou en train d'être vécue à « l'expérience communiquée », en passant par « l'expérience élaborée » (Barbier 2013). De cette expérience interprétative réitérée chaque jour, dans les brigades et les patrouilles stabilisées, émergent des images opératives typiques et situées permettant aux policiers de jauger, d'évaluer, de chercher à comprendre le sens de 'ce qu'il se passe'.

La situation d'action est une image éprouvée concrètement, qui repose sur une expérience de terrain, sur une image de soi en tant que collectif en interactivité avec le public, dans laquelle la question de l'autorité devient un enjeu majeur (Léonard 2017). Les professionnels de terrain pensent qu'il faut 'être en situation' pour apprendre à discerner, en immersion sur le terrain ; dit autrement :

apprendre en construisant des situations d'action, avec des collègues constitués en sujet collectif, en mettant en jeu physiquement son corps dans un continuum d'interprétation policière de long terme et sur un territoire connu. La mise en jeu du corps individuel et du corps collectif 'face' au public semble jouer un rôle important dans l'apprentissage des manières de construire concrètement des situations d'action situées. Il s'agit d'éprouver les enjeux de l'activité et les enjeux dans l'activité (Léonard 2016), qui évoluent au gré de la transformation des contextes professionnels et des images que les policiers se font collectivement d'eux-mêmes auprès du public.

Ainsi, les activités d'interprétation continue en patrouille produisent des images opératives typiques, ainsi que des consensus d'interprétation et des récits d'interprétation, qui sont constitutifs des cadres interprétatifs policiers. Chaque occasion de construction d'une situation d'action, et donc de production d'images opératives collectives, de consensus et de récits d'interprétation, transforme à petits pas les cadres interprétatifs des gardiens de la paix, sans qu'ils s'en rendent toujours compte. C'est en particulier le cas des novices qui 'apprennent le métier' en se forgeant une première image du rapport police-population : c'est une image de soi 'face' au public, construite à l'aune de celle des membres de sa brigade et des vécus collectifs plus ou moins négatifs. L'image de soi agissant des policiers novices relève davantage de la croyance dans les discours des collègues que de l'expérience vécue : une croyance fondée sur une expérience vécue par procuration. Celle des policiers expérimentés est faite d'interprétation.

Le conflit d'interprétation : une transformation des sujets collectifs et des cultures d'interprétation

Les policiers s'appuient sur des croyances collectives qui peuvent différer d'une brigade à l'autre, par exemple : penser que les 'étrangers' sont plus délinquants que le reste de la population, ou encore que 'les habitants du 93 [Département de la Seine Saint Denis]' sont tous 'anti-police' : 'on n'habite pas dans le 93 pour rien, c'est qu'on aime la délinquance, on est complice'. Ces croyances influencent les cadres interprétatifs policiers, leurs manières de faire avec le public et la construction de l'expérience interprétative collective policière.

Au niveau collectif, peuvent survenir des situations de confrontation entre collègues, qui vont influencer l'évolution des cultures d'interprétation plus ou moins brutalement. Le consensus interprétatif d'équipe étant de rigueur, ce type de rupture dans le continuum d'interprétation collective apparaît rarement dans les équipes stabilisées, mais elles peuvent émerger quand celles-ci sont reconfigurées par la hiérarchie, pour qui 'la routine' est négative, car 'contre-productive'.

Les cultures d'interprétation policières évoluent au gré des changements d'équipe et des conflits d'interprétation

Par exemple, au départ d'un membre de la brigade, l'accueil d'un nouvel arrivant s'impose au fonctionnement habituel du groupe, créant des tensions observables dans les échanges, essentiellement à l'occasion des activités d'interprétation. Ces heurts, ces incompréhensions, ces quiproquos ou ces questionnements réciproques inhabituels ont permis de repérer différentes voies de construction-transformation des cultures d'interprétation, dont l'une d'elle est le conflit d'interprétation. Quand le sujet collectif se transforme, les cultures d'interprétation se transforment, et inversement.

Si les croyances jouent un rôle dans la construction-transformation des cadres interprétatifs policiers, dans les cas de conflit d'interprétation en patrouille, ce sont les images opératives typiques, forgées par les patrouilleurs à force de rondes et d'interprétation, et les images de soi agissant typiques qui leur sont associées, qui s'entrechoquent avec une violence inhabituelle dans les échanges entre policiers. Par exemple : en patrouille véhiculée, un conflit éclate à 6 heures du matin entre deux policiers au sujet de la verbalisation ou de la non-verbalisation de la moitié des voitures garées dans une rue, au titre du changement de côté de stationnement le 15 du mois. 'Nous, on ne fait pas ça !', s'écrie l'un des policiers en colère. Les images de soi agissant typiques de l'un et l'autre ne concordaient pas, ne se combinaient pas : l'activité collective est devenue impossible et un silence pesant s'est installé pendant plusieurs jours entre le nouvel arrivant et les membres de la brigade d'accueil.

Les cultures d'interprétation renvoient aux « cultures d'action » (Barbier 2010). La culture d'interprétation n'existe pas en tant que telle, seules *des* cultures d'interprétation peuvent être envisagées. Elles sont un construit analytique du chercheur pour désigner les construits de l'expérience collective interprétative policière. Ces cultures fonctionnent comme des outils mobilisés pour construire du sens (sens de l'activité, sens de la situation, sens de l'expérience), par exemple sous la forme de consensus ou de récits d'interprétation. Elles sont aussi le produit d'un continuum d'interprétation collective et elles fonctionnent comme des matrices d'action. Elles sont propres à des groupes restreints (patrouilles ou petites brigades).

Silencieusement ou bruyamment, la transformation des cultures d'interprétation est l'occasion de faire des « apprentissages interprétatifs » (Zeitler 2013).

Les voies de la transformation des cultures d'interprétation au sein du sujet collectif

Nous proposons une typologie des voies de construction-transformation des cultures d'interprétation, réalisée en observant la configuration discursive que dessine (1) les motifs discursifs entre les membres du collectif à l'occasion de la

production de situations d'action et (2) le type de ruptures que ces motifs discursifs entraînent dans le continuum d'interprétation de l'équipage :

Schéma 1.

Voies de construction – transformation des cultures d'interprétation collective dans les collectifs		
Motifs discursifs entre les membres du collectif	Types de ruptures dans le continuum d'interprétation collective	Voie de construction des cultures d'interprétation
Confirmation	Pas de rupture, consensus	Evidence d'interprétation
Confrontation	Désaccords d'interprétation	Conflit d'interprétation
Conciliation	Revirements et erreurs d'interprétation	Ajustement d'interprétation
Conformation	Injonctions d'interprétation	Prescription d'interprétation

*Source : la recherche propre.

L'évidence d'interprétation ne fait pas rupture dans le continuum d'interprétation collective. A ce titre, la confirmation par tous des ressentis, des émotions vécues, des idées, des images, des propos de chacun sur une réalité commune, mène au consensus d'interprétation. Les activités collectives d'auto-affection mutuelle, de catégorisation et de scénarisation jouent un rôle prépondérant dans la production des consensus d'interprétation. Cette voie de construction-transformation des cultures d'interprétation permet la construction de l'expérience par identification, par reproduction et par imitation.

Le conflit d'interprétation fait rupture dans le cours des activités d'interprétation : il n'y a plus d'image opérative collective. Il empêche donc l'action. La confrontation entre les membres d'un sujet collectif provoque une rupture dans le continuum d'interprétation, mais représente à terme une voie d'acculturation et de transformation des cultures d'interprétation, par la production de nouvelles images de soi agissant doublement collectives : l'image d'un soi agissant collectif construit collectivement.

Les deux dernières modalités discursives, la conciliation et la conformation, produisent les mêmes effets que le conflit d'interprétation, et sont également des voies de transformation des cultures d'interprétation, mais par la modification des images opératives typiques et l'ajustement d'interprétation qui s'opèrent au cours de la conciliation, ou bien par leur renforcement sous l'effet d'injonctions d'interprétation : cette dernière voie est une prescription d'interprétation, qui laisse peu de voix à son destinataire : 'le chef m'a collé au mur, là j'ai compris'.

2015, un « traumatisme » professionnel : une transformation de l'image de soi agissant

Les contextes professionnels et socio-politiques peuvent influencer temporairement ou durablement l'évolution des habitudes interprétatives d'un équipage policier, par exemple par le biais d'un sentiment individuel partagé, à l'image du « partage social des émotions » (Rimé 2009). A titre d'exemple, dans les discours professionnels, 'le politique' ou 'la politique' est ce qui vient indûment s'immiscer dans l'activité policière : 'c'est notre métier, on sait quoi faire', à la différence des 'médias', de 'l'exécutif', de 'notre ministre', ou de la 'population'. Le droit de regard citoyen sur l'activité de police et son caractère publique semblent être une ingérence difficilement supportable partagée par les effectifs. Mais plus l'activité est spécialisée (par exemple, celles de la Police Aux Frontières ou des Compagnies de Sécurisation et d'intervention parisiennes) et plus les effectifs sont expérimentés, moins cette ingérence du public est redoutée ou décriée. Les gardiens de la paix de Police Secours expérimentés acceptent plus ou moins volontiers le sort qui leur est accordé : 'les citoyens ont le droit de nous filmer, c'est normal'².

Pour autant, ils jugent que les images diffusées au public ou par le public sont souvent trompeuses, car elles ne peuvent exprimer le vécu de la 'situation d'intervention', le ressenti de danger par les policiers, l'imprévu, la rapidité d'évolution ou la précipitation de la situation d'interactivité, qui, selon eux, rendent les actes premiers, avant la réflexion. Souvent, les gardiens peu expérimentés disent qu'ils 'n'ont pas le temps de réfléchir' ou de 'discerner', quand les professionnels plus aguerris relativisent cette vision de la situation, en insistant davantage sur la 'connaissance du terrain' et 'l'expérience du terrain', directement liées aux capacités d'interprétation. Les gardiens de la paix expérimentés parlent d'une capacité à s'habituer à l'imprévu : 'l'imprévu, c'est notre quotidien', dit un policier en riant.

Si les gardiens de la paix peuvent être quotidiennement surpris par un 'événement' ou un 'imprévu', les situations inédites sont en revanche plutôt rares. Elles sont problématiques au sens où aucune réponse prescrite ou habituelle ne s'impose naturellement et où la pertinence et la faisabilité même de l'intervention policière pose question. Ces expériences deviennent des histoires qui s'échangent entre pairs et qui circulent à la façon des mythes et légendes, comme par exemple les cas de 'guet-apens', peu vécus mais qui font l'objet de nombreux discours, surtout quand les médias relayent les incidents.

² Cet état de fait précède le mouvement de contestation sociale contre les projets de loi de réforme du Code du travail (2016-2017) et des régimes de retraite (2019-2020), ainsi que le mouvement des « Gilets jaunes » (2018-2019), pendant lesquels la répression policière s'est durcie, et à la suite desquels une vague de diffusion de vidéos d'intervention policière violentes sans précédent en France a mis en ébullition les effectifs de terrain, qui réclament depuis, par l'intermédiaire des syndicats, l'interdiction au public de filmer les policiers en train de travailler.

Les 'attentats de Charlie Hebdo' ont eu des conséquences visibles sur le quotidien des gardiens de la paix de Police Secours, du fait de la mise en place par le gouvernement de l'état d'urgence anti-terroriste, mais également du fait de la mise en scène médiatique de l'action policière pendant les attentats, tous deux infléchissant les cultures d'interprétation à travers la transformation de l'image de soi agissant.

L'état d'urgence : une transformation de l'activité et du rôle policier

Dans les commissariats de petite et moyenne taille, le décret de loi instaurant l'état d'urgence a réduit fortement le nombre de patrouilles de Police-Secours, remplacées par les patrouilles dites 'Vigipirate' (dédiées exclusivement à la lutte contre l'anti-terrorisme), qui consistaient à surveiller régulièrement des bâtiments dits 'sensibles' et à échanger des informations avec les militaires postés à l'entrée de ceux-ci. Pendant plusieurs mois, les équipages policiers ont donc travaillé différemment, avec une sorte de 'boule au ventre' et l'impression de 'ne pas faire le boulot', les patrouilles de Police Secours habituelles n'étant plus assurées.

Aussi, de nouveaux collectifs se forment grâce à la mutualisation des ressources humaines de plusieurs commissariats. Concrètement, on patrouille avec des effectifs de commissariats voisins. 'On n'a pas le choix', il n'y a pas assez d'effectifs. Les gardiens de la paix patrouillent donc avec des collègues dont ils ne connaissent pas les habitudes d'interprétation : ce qui n'est pas sans les insécuriser et générer de nombreux discours de mécontentement. Des patrouilles mélangent les effectifs de différents services : par exemple, des gardiens de la paix de Police Secours patrouillent avec des gardiens de la paix de la BAC (Brigade Anti-Criminalité) d'un autre commissariat. Cette dernière expérience a été plutôt appréciée.

Dans les années qui suivirent l'année 2015, de nombreuses mesures ont été prises pour renforcer la sécurité des effectifs de terrain, en réponse aux attendus syndicaux policiers : à titre d'exemple, le droit de port de l'arme hors service, un nouveau cadre d'usage de l'arme pour les policiers et gendarmes, l'élargissement de la notion légale de légitime défense (Tzutzuiano 2017), l'introduction de compétences de gestion des émeutes urbaines dans le référentiel 'Premier emploi des gardiens de la paix', une doctrine de maintien de l'ordre 'pro-active' plus répressive, *etc.* L'élargissement du cadre de légitime défense des forces de l'ordre et le port d'arme hors service ont eu un effet de réassurance chez de nombreux gardiens de la paix de terrain. Le dernier projet de loi en date, nommé 'Loi de sécurité globale' entend, parmi d'autres dispositions, interdire la diffusion d'images de policiers en activité si ceux-ci sont reconnaissables, et démultiplier les moyens d'action à distance via les drones et les systèmes de reconnaissance faciale. Le discours de protection de soi en formation comme sur le terrain a toujours été important, mais après les attentats de 2015, il a été ressenti comme plus pressant,

physiquement, et se traduisait selon une équation simple : sortir de la voiture, c'est mettre sa vie en péril.

Le rôle social de protection de la population est réaffirmé par l'institution politique et devient une attente forte du public vis-à-vis de la police : 'lutte contre le terrorisme' et contre la 'radicalisation islamique'. Le policier se doit alors d'être héroïque, ce qui ne fait pas écho aux discours des équipages : pour eux, 'un bon policier, c'est un policier qui rentre indemne chez lui le soir'. Si les policiers ont apprécié, après les attentats de 2015, les hommages rendus à leur profession et les élans inédits de reconnaissance par la population, nombreux étaient ceux qui en relevaient la contradiction : 'ouais, enfin... ils nous aiment quand on meure en héros pour eux, quoi', 'apparemment, un bon policier c'est un policier mort'. D'autres en redoutaient le caractère éphémère : 'à la première vidéo anti-police³, tout ça sera vite oublié...'

Enfin, il était entendu entre collègues que les missions de sécurisation des bâtiments, comme les écoles ou les lieux de cultes, sont chronophages et inutiles : elles ne relèvent pas du 'métier', car elles s'assimilent à des missions de 'sécurité privée' ou 'militaires'. Ce changement brutal des objectifs institutionnels n'a pas été sans provoquer une effervescence discursive, pointant du doigt l'inadaptation de décisions venues 'd'en haut'. La transformation des manières de faire policières est mise en objet par les professionnels eux-mêmes : 'on ne travaille plus comme avant'. C'est tout un lexique de la transformation qui s'est déployé devant le chercheur : 'je ne vous aurais pas dit ça il y a deux mois'.

7 janvier 2015 : une situation inédite qui met en scène la figure du héros et qui rend les équipages plus vulnérables

L'intervention policière relatée par toutes les chaînes de télévision a fait *événement* dans les échanges policiers : elle est devenue un événement policier suscitant chez les professionnels, pendant un temps, des réactions empruntées d'effroi, de colère, de fatalisme, d'incompréhension, *etc.* Chacun, face au déferlement médiatique, a pu construire un vécu individuel par procuration, s'imaginant 'primo-arrivant' sur la scène de crime...

Nombreux sont les professionnels à avoir décrit la survenue des attentats à Paris comme un 'traumatisme' professionnel, en raison du caractère critique de la situation dans laquelle se sont trouvés leurs collègues parisiens, non seulement parce que la situation était dangereuse et imprévue, mais surtout parce qu'elle était inédite. Un imprévu inhabituel en quelque sorte. Tandis que les effectifs expérimentés cherchent non sans peine à ramener l'expérience vécue par leurs collègues à ce qu'ils connaissent déjà, les novices se montrent plus enclins à entrer

³ Une 'vidéo anti-police' est un enregistrement audiovisuel fait par le public, montrant des actes policiers violents, plus ou moins légaux, perpétrés sur un individu contrôlé ou interpellé.

dans cette réalité inédite : pour eux, sur le terrain de nombreuses situations sont encore inédites et nombreux sont ceux qui se plaignent du manque 'd'action' dans le métier. Ces policiers novices plutôt jeunes épousent plus facilement la figure du héros qui n'hésite pas à se lancer à corps perdu dans le feu de l'action, relayée par les médias et le ministre de l'intérieur, mais rejetée par les professionnels aguerris et plus âgés, qui semblent perdre pied face à l'obligation de jouer à un jeu auquel ils ne souhaitent pas jouer.

'Tu as vu le collègue ?' : les conversations entre policiers et avec le chercheur étaient très souvent centrées sur l'intervention policière pendant ces événements. Les termes 'primo-arrivant', 'scène de crime', 'meurtre de masse' et 'terrorisme' envahissent les discours. Et un sentiment de peur a envahi les équipages policiers, celle de 'mourir en service' : 'je ne vais pas me faire sauter la tête pour 1800 euros ! Moi, je n'y vais pas !'. Être un héros ou ne pas être un héros ? Pour ce policier, le salaire n'engage pas à l'héroïsme, et l'héroïsme ne fait pas partie 'des attributions du policier'. Il s'agit en fait de répondre à la question : 'j'y vais' ou 'je n'y vais pas' ? Refuser de s'engager est aussi un moyen de garder le contrôle sur l'engagement de sa propre activité. Si les blessures corporelles, telles les cicatrices, peuvent être valorisées comme les trophées d'une guerre menée en collectif dont on peut orner son patrimoine professionnel, en revanche la mort sort du cadre admis par les effectifs. Elle n'est pas prévue, ni envisageable : 'on n'est pas des militaires'. Le nombre annuel de décès policiers est très majoritairement le fait de suicides, rappelle-t-on dans les rangs.

Dans le même temps, la peur du guet-apens s'est visiblement accrue : une de ces situations dans lesquelles la police et le public ne jouent pas au même jeu. Dans les échanges, la situation inédite des attentats a été associée à celle de guet-apens, mieux connue, qui représente une situation critique dans laquelle les gardiens de la paix se pensent en danger de mort, et qu'ils ont toujours à l'esprit quand ils construisent les situations d'action : les effectifs expérimentés savent reconnaître les 'signes' du guet-apens, même s'ils ne l'ont pas vécu.

Enfin, les gardiens de la paix se sont sentis démunis face aux conditions des missions Vigipirate. Un jour, la patrouille reçoit une 'arme de guerre' en guise de paquetage à embarquer en patrouille. Les policiers manifestent leur mécontentement, l'usage de ce fusil semble leur être étranger. Les patrouilleurs échangent pendant le chargement de l'arme et des protections de sécurité anti-terrorisme dans le coffre de la voiture :

- un Brigadier-chef : 'Normalement, on a droit à trois tirs par an, et on ne les fait même pas ! Et ils veulent qu'on tire avec des armes de guerre ?'
- un Adjoint De Sécurité, en riant : 'Je suis tranquille, on ne m'a jamais formé à ça moi, et ça ne risque pas d'arriver !'

Comme si chacun ne savait plus y faire. Quid du sujet collectif ?

La transformation des cadres interprétatifs : 'moi, je' versus 'nous'

Depuis les attentats, les gardiens de la paix semblent avoir changé leurs façons de construire les situations d'action. L'évocation récurrente de ces événements dans les équipes a transformé leurs façons habituelles de voir les situations, même les plus anodines. Il est important de comprendre que les gardiens de la paix n'ont pas rechigné à intervenir 'face' à des situations qui auraient provoqué habituellement leur intervention : ils ont construit le réel autrement, comme s'il leur était devenu « étranger » (Schütz 2017 ; Simmel 2019). Ils ont construit autrement les situations d'action : dans leur discours, ils parlent de prise en compte accrue de 'l'environnement', y compris celui qui est déjà bien connu, rendant peut-être la décision de sortir de la voiture plus périlleuse à leurs yeux, plus vitale.

Ces nouveaux ressentis ont renforcé la césure déjà présente chez les gardiens de la paix entre la police et les autres, selon un paradigme bien connu dans la police : dedans/dehors ou intérieur/extérieur. Pour les gardiens de la paix rencontrés, tout individu jeune ou vieux, homme ou femme, représente à présent une menace perçue comme réelle pour eux, en tant qu'individus et non plus seulement en tant que membres du sujet collectif en action. Pour eux, être professionnel 'aujourd'hui', c'est d'abord se protéger en tant qu'individu.

Les discours sont emprunts de 'moi, je...'. Ce discours individualisé et individualisant, largement véhiculé dans les équipages rencontrés dans les semaines qui ont suivi les attentats, tranche avec le discours institutionnel habituel, qui met en avant le sacrifice de l'individu pour et dans le collectif, mais un sacrifice qui n'entraîne pas la fin de la vie. Aussi, tandis que les discours policiers sont habituellement consensuels, les conversations sur les attentats ont entraîné de nombreuses controverses, notamment entre les professionnels novices et ceux qui étaient expérimentés. La mort a ramené chacun à son individualité, chacun s'identifiant au collègue décédé pendant la scène de 'carnage' des attentats : un gardien de la paix lambda, un policier 'de base' comme eux, dont l'agonie a été filmée et diffusée en direct, puis pendant plusieurs jours, à la télévision.

Cet événement policier médiatisé et vécu par procuration a fait expérience au niveau individuel. Un discours du soi individuel vient bousculer le discours professionnel habituel consistant à décrire la police comme 'le dernier rempart de la société', un rempart construit de puissance collective. Ce discours ramenant à l'individu derrière le policier est comme entré par effraction avec fracas dans les collectifs professionnels, fissurant le rempart, la solidité et l'évidence de la pensée consensuelle et du sentiment de sécurité de chacun dans le collectif : émerge un sentiment partagé de vulnérabilité individuelle. Comme si le tout ne protégeait plus les parties qui le composent, comme si les pierres qui composaient le rempart avaient décidé, individuellement et en même temps, d'échapper à leur sort funeste...

De l'aveu des professionnels rencontrés, ces événements ont eu pour effet immédiat une réduction du nombre d'interventions pédestres sur la voie publique,

que l'on ne peut pourtant pas imputer aux seuls sentiments de peur ou d'angoisse. Une nouvelle forme d'interactivité avec le public est apparue, mettant en jeu non plus l'autorité policière qui était l'enjeu majeur de l'activité en patrouille, mais la survie des policiers. Les cadres interprétatifs individuels se transforment sous la forme d'une intériorisation individuelle de l'événement, d'une extériorisation des sentiments et d'une exposition du soi individuel, qui ont pour habitude de rester au vestiaire.

Une rupture est opérée dans les « habitudes d'interprétation » (Zeitler 2013) et dans la construction d'une image de soi qui ne passe plus par le sujet collectif : l'image de soi individuelle échangée dans les discours a remplacé l'image de soi collective ; le soi n'agit plus.

Une image de la population qui évolue : la résurgence de l'ennemi intérieur

Pour les policiers, la 'population' est une entité de laquelle ils s'excluent quand ils en parlent : elle désigne le public ou qui n'est pas policier. Ce public est divisé en deux grands sous-groupes qui s'opposent l'un à l'autre : la population 'normale' d'un côté – ils disent souvent les 'gens' – et de l'autre côté leurs 'clients', entendez les 'délinquants'.

La population des délinquants est catégorisée en sous-groupes de populations plus ou moins délinquantes par essence : 'ce n'est pas notre faute si les prisons sont pleines de musulmans, c'est statistique'. Les gardiens de la paix rencontrés se représentent concrètement les populations 'musulmanes' comme des populations de 'type magrébin' ou 'africain'. L'idée, amenée par le chercheur, selon laquelle il se pourrait que l'action policière se dirige plus souvent vers ce type de population a été rabrouée sévèrement par les professionnels, les uns réaffirmant le caractère délinquant par nature de certaines populations, les autres invoquant le respect du traitement d'égalité dû à chaque citoyen, réfutant d'éventuelles accusations d'action discriminatoire. Pourtant cette division de la population est fondée sur une catégorisation institutionnelle de la population en 'types' ethniques : 'type caucasien', 'type magrébin', 'type africain', *etc.*

A ces premières catégorisations du public, s'ajoute une autre répartition de la population en deux catégories : les 'pro-police' et les 'anti-police'. Les groupes de populations supposées délinquantes appartiennent à la seconde catégorie, par exemple : 'les habitants du 93' ou encore 'les racailles', les 'crapauds', les 'bâtards', qui désignent grosso modo les mêmes populations : des populations jeunes et populaires. Pour ces professionnels, il paraît normal que les individus et groupes de population qu'ils étiquettent comme 'déviant' (Becker 1985) soient délinquants ou anti-police.

Ces images ne sont pas nouvelles au sein d'une police historiquement tournée vers la répression des classes populaires (Fassin 2011 ; Boucher 2014). Elles renvoient à des représentations post colonialistes héritées de la période de la

guerre froide et de la guerre d'Algérie, déjà présentes dans la police (Rigouste 2007, 2008). Pour les policiers, cette seconde catégorie supposée être hostile à la police tend à s'étendre car 'maintenant, même les gens normaux deviennent anti-police, ils refusent d'être contrôlés, ils font des outrages-rébellion'. Mais certains âges de la vie, comme les populations jeunes, et certaines catégories sociales comme les habitants de Seine-Saint-Denis, département le plus pauvre en France métropolitaine, sont jugés plus négativement et comme étranger au corps social, ou du moins se retournant contre lui.

Émerge ainsi sur le devant de la scène l'image de l'ennemi venu de l'intérieur, infiltré dans la population, armé comme un soldat, prêt à surgir et à bondir sur les policiers. Les conversations sur les attentats mettent en scène l'image du jeune délinquant-terroriste musulman : un terroriste 'bien de chez nous', dira un policier avec ironie. Cette image vient renforcer l'association déjà existante dans les discours policiers entre délinquance et population censée être musulmane. Aussi, les policiers se montrent inquiets quand ils échangent à propos des 'fatwa contre les policiers' qui auraient été prononcées par des groupes terroristes étrangers se réclamant de l'islam et qui incitent les 'jeunes de banlieue à tuer du flic'.

Dans les discours, les catégorisations policières de la population fonctionnent comme des croyances collectives, qui alimentent la construction des cadres interprétatifs. En commissariat, un commandant a réaffirmé la nécessité de 'contrôler tout le monde, même les femmes avec des poussettes, à 16H00, à la sortie de l'école'. Brusquement, les cadres interprétatifs mobilisés habituellement par les policiers pour interpréter sont déclarés non pertinents. La réaction unanime des effectifs de terrain face à ces injonctions hiérarchiques contradictoires est véhémement : 'n'importe quoi !', 'on ne va pas s'amuser à arrêter tout le monde', 'nous ne contrôlons pas au hasard, nous contrôlons des gens en particulier', 'on contrôle quand on sait qu'on va faire une affaire', 'qu'ils ne viennent pas nous demander de faire du chiffre alors !'

Ces injonctions contreviennent également à une autre catégorisation de la population, duale et fondatrice de nombreuses vocations policières, suscitant de vives expressions émotionnelles dans les discours des policiers : les 'victimes' contre les 'auteurs'.

De l'image d'une population connue, les policiers façonnent l'image d'une nouvelle population, les délinquants-terroristes musulmans, plus 'criminogène' et plus dangereuse encore que la précédente. Ainsi, les policiers font face à une population qui leur est devenue étrangère : ils pensent d'elle qu'elle est à présent capable de renverser le rapport de force avec la police, en créant un nouveau tableau de jeu dans lequel ils refusent d'entrer et sur lequel ils n'ont, individuellement, pas prise. À leurs yeux, cette 'évolution de la population française' légitime la tendance à la militarisation de la police.

Une nouvelle image de soi en tant que professionnel et en tant qu'individu : le policier 'chair à canon'

Deux images négatives de soi, en tant que policier en danger 'face' à la population, étaient déjà repérables dans les discours policiers en 2014, avant les événements terroristes de 2015 :

- être victime (d'une agression, d'un outrage, d'un manque de respect, de violences, *etc.*) : 'les outrages, c'est tous les jours : crachats, insultes' ;
- être une proie ou une cible (guet-apens, émeutes urbaines, black-blocs en manifestation, jet de nourriture et d'objets par les fenêtres, *etc.*) : 'on est chassé comme du gibier, à la trace'.

Après les attentats de 2015, une troisième catégorie vient s'ajouter à celles-ci : 'maintenant, on est de la chair à canon'. Une conversation entre policiers :

- Policier 1 : 'Contre des terroristes armés de kalach' [Kalachnikov], qu'est-ce que tu veux faire ?'
- Policier 2 : 'Servir de cible, ça fera une belle image...'

Les échanges entre les policiers ont joué le rôle de vecteur de cette nouvelle image de soi plutôt négative, qui fait perdre le sens du service à la population : 'Tu imagines ? Ta famille te voit crever en direct à la télé ? Mais c'est quoi cette société ?'.

La transformation des cultures d'interprétation à l'occasion de l'activité collective de réinterprétation

Dire son émotion n'est pas coutume dans la police. Les émotions vécues et les sentiments individuels sont souvent tus entre policiers et devant la hiérarchie. Mais les émotions vécues en collectif peuvent être décrites dans les récits d'interprétation oraux et écrits, comme les procès-verbaux, par exemple pour faire vivre au lecteur ou à l'auditeur la perception du danger ou décrire la reconnaissance des signes qu'une infraction va être commise, souvent appelée 'le flair' ou 'l'intuition policière'. Les récits d'interprétation, celui des attentats de janvier 2015 comme ceux du quotidien, s'échangent entre policiers sous forme d'histoires d'intervention ou de patrouille, d'anecdotes vécues ou même de récits tirés de rapports écrits. Ces récits collectifs permettent d'exposer aux pairs les émotions vécues, mais surtout les images opératives produites collectivement dans l'activité en train de se faire.

Un jour, des gardiens de la paix conversent dans la cour du commissariat sur l'intervention policière pendant les attentats. Des commentaires fusent. Il s'agit là d'une réinterprétation collective de la situation, coutumière des brigades, et qui porte habituellement sur leurs propres interventions ou sur celles de collègues plus ou moins directs. La réinterprétation des événements de janvier devient quotidienne dans les équipages. Cette activité d'interprétation-réinterprétation

collective a pour particularité de s'appuyer sur un vécu spécifique, non pas un vécu collectif issu de l'expérience collective de terrain, ni même un vécu partagé par d'autres collègues ou par les collègues des collègues qui ont vécu la scène, mais sur un vécu individuel par procuration.

A l'accoutumée, une activité de réinterprétation collective est plutôt consensuelle, sans heurts. Le consensus d'interprétation est quasiment toujours ce qui clôt la conversation, même si celui-ci n'exclue pas l'existence d'autres avis qui auraient été tus, ni une nouvelle interprétation à venir. Les novices peuvent exprimer plus facilement leur désaccord, mais la puissance persuasive de la pensée unanime et les arguments des policiers expérimentés, issus de l'expérience vécue, semblent avoir raison de ces positions considérées comme marginales. Contrairement aux conversations qui ont rendu saillants les positionnements individuels, l'activité de réinterprétation collective est une occasion de se (re)constituer en sujet collectif, (re)façonnant ainsi les cultures d'interprétation du groupe. On élabore des techniques, des astuces pour survivre et agir ou des stratégies, en se demandant ce qui est réaliste et ce qui ne l'est pas, ce qui est légal, *etc.* Après l'effroi individuel, la réinterprétation collective permet de s'imaginer agissant en collectif dans le futur, (re)créant ainsi un vécu collectif à partir d'une expérience en train de se faire imaginée : l'expérience collective interprétative se (re)construit.

Ainsi, à l'occasion des activités d'interprétation collective et par le truchement de la transformation de l'image collective de soi agissant avec le public et d'une (re)configuration du 'rapport police-population', les cultures d'interprétation policières se transforment.

La transformation simultanée des sujets, des activités et des cultures d'interprétation : la construction de l'expérience collective

La rencontre de chacun avec le monde médiatico-politique et les échanges conversationnels entre policiers produisent un vécu individuel par procuration, tandis que l'activité d'interprétation-réinterprétation collective fait expérience au niveau du sujet collectif. Elle permet de produire une situation d'action et un vécu collectif, y compris à partir d'une expérience déjà vécue par d'autres.

Les réinterprétations de la scène d'intervention des 'attentats terroristes de Charlie Hebdo' ont conduit les professionnels à (re)construire un continuum d'interprétation collective, en y incluant ces événements, ainsi transformés en construit de leur propre expérience. Ce continuum d'expérience collective transforme les cultures d'interprétation conjointement à l'évolution de l'image de soi agissant que les policiers se font d'eux-mêmes dans leur rencontre avec le public. Ces transformations conjointes de l'activité collective, des sujets collectifs et des cultures d'interprétation peuvent être qualifiées de transformations collectives :

elles teintent de nouvelles couleurs l'expérience à vivre. Ainsi peut être décrite l'expérience collective : une matrice de transformations collectives conjointes.

Ces résultats ont un intérêt certain pour qui voudrait transformer les dispositifs de formation policiers actuels et former autrement les apprentis gardiens de la paix comme les professionnels plus expérimentés. Mais la construction de l'expérience policière n'impacte pas seulement les activités policières ou de production de sécurité, elle impacte directement les activités et même la vie de tout citoyen français. La description et la compréhension des voies de transformation de l'expérience collective interprétative policière est un enjeu essentiel pour la formation policière dans les années à venir, et pour la transformation du modèle de police en France, vers une police mieux reconnue et plus démocratique.

Bibliographie

Barbier J.-M. (2010) *Cultures d'action et modes partagés d'organisation des constructions de sens*, « Revue d'anthropologie des connaissances », 4 (1) : 163–194, <https://doi.org/10.3917/rac.009.0163>

Barbier J.-M. (2013) *Vécu, élaboration et communication de l'expérience* in : *Le travail de l'expérience*, J.-M. Barbier, J. Thievenaz (dir.), Paris, L'Harmattan : 13–40.

Barbier J.-M. (2017) *Vocabulaire d'analyse des activités* (2^{ème} édition revue et corrigée), Paris, Presses Universitaires de France.

Becker H. S. (1985) *Outsiders. Etudes de sociologie de la déviance*, trad. J.-P. Briand, J.-M. Chapoulie, Paris, Métailié.

Boucher M. (2014) *Police de rue, habitants des quartiers populaires et usage de la force. Analyse d'un processus de défiance réciproque*, « Pensée plurielle », 36 (2) : 77–109, <https://doi.org/10.3917/pp.036.0077>

Bourdieu P. (1984) *Questions de sociologie*, Paris, Editions de minuit.

Bourdieu P. (1994) *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris, Seuil.

Bruner J. (2005) *Pourquoi nous racontons-nous des histoires ? Le récit au fondement de la culture et de l'identité individuelle*, trad. Y. Bonin, Paris, RETZ.

Fassin D. (2011) *La force de l'ordre. Une anthropologie de la police des quartiers*, Paris, Seuil.

Goffman E. (1973) *La mise en scène de la vie quotidienne. 1. La présentation de soi*, trad. A. Accardo, Paris, Minuit.

Goffman E. (1991) *Les cadres de l'expérience*, trad. I. Joseph, M. Darteville, P. Joseph, Paris, Minuit.

Hoffstadter D., Sander E. (2013) *L'analogie. Cœur de la pensée*, Paris, Odile Jacob.

Leonard M. (2016) *L'expérience collective des policiers : une affaire d'enjeux collectifs situés dans l'activité*, Communication avec actes présentée au 16^{ème} Congrès A.R.E.F., Mons, Belgique.

Leonard M. (2017) *Faire autorité : le rapport police-population*, in : *Agir pour, sur et avec autrui. Les couplages d'activité*, J.-M. Barbier & J. Thievenaz (coord.), Paris, L'Harmattan : 211-236.

Leonard M. (2019) *Construire l'expérience collective en situation. L'activité de patrouille des gardiens de la paix de la Police nationale*, Thèse de Doctorat en sciences de l'éducation, dirigée par Jean-Marie Barbier, Cnam, Paris, France.

Ochanine D. (1969) *Rôle de l'image opérative dans la saisie du contenu informationnel des signaux*, « Questions de Psychologie », 4 : 209-224.

Pastre P., Mayen P., Vergnaud G. (2006) *La didactique professionnelle*, « Revue française de pédagogie », 154 : 145-198, <https://doi.org/10.4000/rfp.157>

Quere L. (2006) *L'environnement comme partenaire* in : J.-M. Barbier, M. Durand (coord.), *Sujets activités, environnements*, Paris, Presses Universitaires de France : 7-29, <https://doi.org/10.3917/puf.barbi.2006.01.0007>

Rigouste M. (2007) *L'ennemi intérieur, de la guerre coloniale au contrôle sécuritaire*, « Cultures & Conflits », 67 : 157-174, <https://doi.org/10.4000/conflits.3128>

Rigouste M. (2008) *La guerre à l'intérieur : la militarisation du contrôle des quartiers populaires* in : *La frénésie sécuritaire*, L. Mucchielli (coord.), Paris, La Découverte : 88-98, <https://doi.org/10.3917/dec.mucch.2008.01.0088>

Rime B. (2009) *Le partage social des émotions*, Paris, Presses Universitaires de France, <https://doi.org/10.3917/puf.mosco.2009.01>

Samurcay R., Rabardel P. (2004) *Modèles pour l'analyse de l'activité et des compétences, propositions* in : R. Samurcay, P. Pastré, « Recherches en didactique professionnelle », Toulouse, Octares : 163-180.

Schütz A. (2010) *Essai sur le monde ordinaire*, trad. Th. Blin, Paris, Le Félin.

Schütz A. (2014) *Don Quichotte et le problème de la réalité*, trad. Th. Blin, Paris, Allia.

Schütz A. (2017) *L'étranger*, trad. B. Bégout, Paris, Allia.

Simmel G. (2019) *L'étranger*, trad. F. Joly, Paris, Payot & Rivages.

Tourmen C., Mayen P., Samrany L. (2011) *Qualifier, une activité méconnue des dirigeants* in : *Diriger : un travail*, J.-M. Barbier, C. Chauvigné, M.-L. Vitali (dir.), Paris, L'Harmattan : 119–145.

Tzutzuiano C. (2017) *L'usage des armes par les forces de l'ordre. De la légitime défense... à la légitime défense en passant par l'autorisation de la loi*, « Revue de science criminelle et de droit pénal comparé », 4 : 699–712, <https://doi.org/10.3917/rsc.1704.0699>

Zeitler A. (2013) *Construction de l'expérience, habitudes d'interprétation et signification du vécu* in : *Expérience, activité, apprentissage*, L. Albarello, J.-M. Barbier, E. Bourgeois, M. Durand (dir.), France, Paris : Presses Universitaires de France : 135–162, <https://doi.org/10.3917/puf.albar.2013.01.0135>

Building the Situation of Police Action after Terrorist Attacks: Sustainable Transformation of Cultures of Interpretation and Collective Experience

Summary

The thesis in this article is that what is referred to as police discernment is a socially assessed result of the collective activity of the constant interpretation of events. The keepers of the peace – police officers – interpret events on patrol, at the station, before, during and after the action. In this way, they create a consensus of interpretations or stories of a collective interpretation, constructing a sense of the collective subject.

This activity of the keepers of order/peace favours the construction of an interpretative framework for the events that policemen deal with and, more broadly, building a certain interpretation culture appropriate for a given team.

This framework for constructing a police culture was transformed in the wake of the Charile Hebdo attacks in 2015. The death of a police officer, filmed live by the media, “broke” the collectives. Police officers no longer present themselves in public in the same way: their image of themselves towards society is transformed and fits the police team’s imagination.

Thanks to team activity: constant interpretation-reinterpretation of events, the attacks of 2015 become elements that construct police experiences that interest educators. These constructs of experience evolve and transform, each for their part, the ways of interpreting, and, therefore, discerning, the event.

This article presents how, after 2015, the team interpretative experience of policemen is constructed, resulting from the transformation of related aspects: individual and collective entities, activities and cultures of interpretation.

Konstruowanie sytuacji działań policyjnych po zamachach terrorystycznych: trwałe transformacje kultury interpretacji i doświadczeń zespołowych

Streszczenie

W artykule przewija się teza, że to, co określa się jako rozeznanie policyjne, stanowi społecznie oceniany rezultat kolektywnej aktywności nieustannej interpretacji zdarzeń. Strażnicy porządku/pokoju (*les gardiens de la paix*) – policjanci interpretują zdarzenia w trakcie patrolu, w komisariacie, przed, podczas i po akcji. Tworzą w ten sposób konsensus interpretacji lub opowiadania interpretacji kolektywnej, konstruujące poczucie kolektywnego podmiotu.

Ta aktywność strażników porządku/pokoju sprzyjała konstruowaniu ram interpretacyjnych zdarzeń, z jakimi mają do czynienia policjanci, i szerzej – budowania pewnej kultury interpretacyjnej, właściwej dla danego zespołu.

Te ramy procesu konstruowania kultury policyjnej uległy transformacji w następstwie ataków na „Charile Hebdo” w roku 2015. Śmierć policjanta sfilmowana na żywo przez media „złamała” kolektyw. Policjanci już nie przedstawiają się publicznie w taki sam sposób: ich obraz siebie wobec społeczeństwa przekształca się i wpisuje w zespołową wyobraźnię policyjną.

Dzięki zespołowej aktywności: nieustannej interpretacji-reinterpretacji zdarzeń, ataki z 2015 r. stają się elementami konstruującymi doświadczenia policyjne, które interesują prowadzących kształcenie. Te konstrukty doświadczenia ulegają ewolucji i przekształcają, każde ze swej strony, sposoby interpretacji, a więc i rozeznania zdarzenia.

Artykuł ten przedstawia, jak po roku 2015 konstruowane jest zespołowe doświadczenie interpretatywne policjantów, będące efektem transformacji powiązanych aspektów: podmiotów indywidualnych i kolektywnych, aktywności oraz kultur interpretacji.

Pour citer cet article

Léonard M. (2021) *Construire une situation d'action policière après les attentats terroristes : une transformation durable des cultures d'interprétation et de l'expérience collective*, „Nauki o Wychowaniu. Studia Interdyscyplinarne” 2(13), 145–166, <https://doi.org/10.18778/2450-4491.13.10>